



Le Figaro
January 2019
Valérie Duponchelle

Mircea Cantor, le héraut des légendes

EXPOSITION Pour l'ouverture de la saison France-Roumanie, cet artiste a carte blanche au Musée de la chasse et de la nature, à Paris. Il y propose une relecture très personnelle des arts populaires de son pays.

M VALÉRIE DUPONCHELLE @VDuponchelle

ircea Cantor, né en 1977 à Oradea en Transylvanie, dans la province historique de la Crisana, a gardé ce charme entraînant fait de légèreté et de lenteur, cet accent doux et roucoulant, cette grâce courtoise qui lui viennent de sa Roumanie natale. Artiste grave derrière le sourire d'éternel jeune homme, il a ce recul instinctif sur les modes et le temps qui court. Dandy à l'extérieur, poète à l'intérieur, il transforme d'un coup de baguette conceptuelle la plus traditionnelle des réalités. Il est donc logique que ce prix Marcel-Duchamp 2011 ouvre l'année France-Roumanie par une relecture très personnelle des arts populaires de son pays au Musée de la chasse à Paris. 2019 va célébrer le centenaire de la création de la Roumanie moderne et coïncide avec la présidence roumaine du Conseil de l'Union européenne. À ce titre, Bozar présentera le 2 octobre à Bruxelles «Europalia Romania», exposition phare dédiée à Constantin Brancusi (1876-1957), premier voyageur de l'art et sculpteur extraordinairement moderne. La Roumanie met ses artistes en étendard.

En 1999, Mircea Cantor est venu de Roumanie à Nantes en auto-stop. Ce Français d'adoption ne vient pas seul aujourd'hui au Musée de la chasse et de la nature, cabinet de curiosités géant qu'adorent les amateurs parisiens et les touristes américains. Il y dépose toutes ses racines. Apporte avec lui le patrimoine méconnu de sa terre natale, déjà la matière première de son inspiration qui fuit le superficiel (il a noué les couronnes tressées des mariés roumains autour d'un tronc d'arbre dans une forêt d'hiver). Il s'inscrit naturellement dans ce contexte singulier - ours dressé sur les pattes arrière et oiseaux aux aguets sur



De son pays natal, Mircea Cantor a gardé un souvenir tenace des traditions et la nostalgie de «l'intimité de la spiritualité païenne».

leurs branches - avec sa vidéo à l'air libre où l'aigle chasse le drone, posant la question du territoire et de sa surveillance, de la puissance de la nature et du pouvoir rêvé par l'homme (*Aquila non capit muscas*, 2018, duel de 3 minutes et 40 secondes révélé l'automne dernier à la VNH Gallery).

Avec le soutien de Claude d'Anthénaise, directeur de ce musée qui marie art contemporain et histoire naturelle, Garouste et sa Diane chasserresse, Sophie Calle et ses animaux fétiches empailés, le voici en terrain familier, hybride et sym-

bolique. Mircea Cantor s'est entouré des trésors de l'art populaire, oubliés en réserves, du Musée du paysan roumain de Bucarest créé dans les années 1920. Ours et loups des carpates, oiseaux migrateurs, diables et sorcières deviennent des masques incroyables qui jouent un rôle central dans les fêtes traditionnelles et attestent de la permanence des «anciens rites païens et de leur intégration au christianisme en cette terre orthodoxe». Il les a accrochés au cœur de ses œuvres, comme cette série de dessins à l'encre vive sur papier (*Masks*, 2018), «Des Carpates au

delta du Danube, ces fêtes, quoique détachées du calendrier chrétien, sont en étroit lien avec lui. Noël, Nouvel An, solstice reprennent les traditions antérieures au religieux codifié. La vie rurale du paysan roumain a toujours été liée ainsi à l'Église», souligne ce jeune père de famille croyant, passionné d'histoire et de livres d'histoire et parfois «effaré du refus de spiritualité de notre monde contemporain».

«Je chéris ces objets de l'art populaire roumain, si beaux, si inventifs, qui ont gardé un lien avec le vivant. Ils sont portés chaque année, chaque Noël, chaque

Nouvel An. Je voulais montrer qu'à 2000 km de Paris existe encore cette tradition vivante, cette catharsis à la fois ancestrale, rurale et urbaine», explique Mircea Cantor, qui a «grandi à la campagne, l'été avec [ses] grands-parents» et en a gardé un souvenir tenace de ses traditions si incarnées et la nostalgie de «l'intimité de la spiritualité païenne».

«La culture est en nous»

«Le 21 février, pour la Fête de l'ours, je vais rapporter de vrais costumes d'ours à Paris. Ils sont très spectaculaires avec leurs griffes, leurs museaux et les pompons rouges accrochés à leurs oreilles, ils donnent la chair de poule! Ils seront portés par une troupe de performers de Comanesti, la ville de Moldavie où ils défilent chaque année et renouvellent ainsi l'ancien rite qui chassait les mauvais esprits.» Ces ours humains partiront de la Conciergerie et déambuleront dans Paris jusqu'au Musée de la chasse. Mircea reprendra la performance du dessin révélé par le feu qu'il avait appliquée à *La Porte de l'enfer* monumentale d'Auguste Rodin en 2016.

«Je ne comprends pas notre temps qui refuse l'appartenance à une terre, à une culture au sens large. Elles font pourtant partie de notre moi intime. C'est une désillusion de notre monde de l'art qui se présente désormais comme immatériel et sans attaches. Comment peut-on dire: "Je ne suis pas, je ne suis plus" de telle ou telle culture? Elle est là, en vous! C'est comme si l'on se coupait volontairement les pieds et les mains. Je pense que même ceux qui ont été éduqués dans le christianisme et se disent athées ne peuvent pas l'être réellement», souligne cet artiste décidément à part. Et de citer cette réplique finale du film *La Grande Bellezza* de Paolo Sorrentino, où la sœur qui mange tout le temps des racines dit: «C'est important, les racines!» ■

«Vanătorul de Imagini. Chasseur d'images», au Musée de la chasse et de la nature (Paris 13^e), jusqu'au 31 mars.

JEAN-CHRISTOPHE MARIMARA/LE FIGARO